



Le château de Bouchout (voy. p. 372). — Dessin de E. Puttaert, d'après nature.

## LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER<sup>1</sup>.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XI (suite)

Le pays brabançon. — Les villages. — Les ruines.

Aux noms sonnans la jovialité wallonne qui décroient, dans la circonscription nivelloise, les agglomérations villageoises, à tous ces Baisy-Thy, Monstreux, Loupoigne, Sart-Dames-Avelines, Bousval, Cortil-Noirmont, Grand-Rosière, Tourinnes-les-Ourdons, Jandrain-Jandrenouille, Thorembeis-les-Béguines, Chastre-Villeroux-Blanmont, Roux-Miroir, Pietrain, Pietrebaix, Beauvechain et Jodoigne, succèdent les désinences alourdies des noms flamands : Buysinghen, Bellinghen, Pepinghen, Huysinghen, Loth, Alsemberg, Ruysbroeck, Droegenbosch, Forest, Ander-

lecht, les poumons et la santé de la grande machine bruxelloise. C'est un déroulement de paroisses, signalées par des pointes de clochers émergeant des bossellements du sol, dans des coins de nature attrayants, d'une grâce jolie que ne brusquent ni les raides profils ni les rampes rapides, avec des renflements légers, des pentes insensibles, et dans les descentes, des scintillations d'eaux vives sous le couvert profond des verdure : une sorte de bucolique perpétuelle noyée dans les feuillages, où l'on retrouve encore les lourds paysans de Teniers.

A ces particularités de la campagne brabançonne s'ajoute, par places, l'attrait des ruines. A Beersel, au

1. Suite. — Voy. pages 305, 321, 337 et 353.

milieu de prairies coupées d'ormes, un orgueilleux château du douzième siècle contre lequel marchèrent plus d'une fois les Bruxellois dresse sa massive tour ronde reliée par d'épaisses courtines épaulées de contreforts et criblées de meurtrières aux différents corps de logis espacés sur le pourtour (voy. p. 373). On y pénètre à présent par un petit pont de bois, bâti sur des arches de briques; mais le pont n'enjambe plus le moindre filet d'eau et relie seulement le bastion à la crête des anciens fossés, à demi comblés de hautes herbes qui lentement ont envahi les pierres éboulées. Une clef, remise chez le fermier voisin, vous ouvre le seuil de la féodalité partout dormante dans l'ancien nid de vautours, et vous circulez dans ce passé plein d'ombres, évoquant, à la manière romantique, le fantôme des châtelaines dont vous croyez apercevoir les pâles silhouettes errantes, ou bien, si vous préférez les investigations positives, vous efforçant de reconstituer d'après des réminiscences d'archéologie l'outillage intérieur et le détail des installations. Salle des gardes, barbicanes, tourelles aux escaliers colimaçonants, fenêtres allongées par lesquelles coule un jour sombre, restes de chapelle, débris d'âtres, basses-fosses et oubliettes, rien ne manque à ces ruines, malheureusement ravagées par le paysan qui, vengeur inconscient des maux soufferts par ses ancêtres, bâtit avec leurs épaves les assises de sa maison. C'est la demeure d'un carnassier, merveilleusement organisée pour les rapines et l'extermination, dans un pays plat où les hautes constructions offriraient trop de prise.

A moins de deux lieues de là, une autre maison, domaine des sires de Gaesbeek, érige au milieu des bois, dans une solitude admirable, ses longues façades coiffées de toits en poivrière, avec des saillies de pignons irréguliers, accrochés tant bien que mal à un grand donjon. Tout étranglé qu'il soit par les constructions parasites, celui-ci a gardé son air sourcilieux et arbore fièrement ses blocs de maçonneries, découpés en créneaux et percés de longues baies pointues par-dessus l'ouverture d'une fenêtre béante à mi-hauteur, dans l'axe du porche.

Le train furieux des demeures féodales, le piaffement des haquenées, les allées et venues bruyantes des pages, l'aboïement des meutes, le branle-bas des remparts, le déménagement des hommes d'armes, l'entrée des chariots gorgés de vivres, tout ce fourmillement des ruches abondamment emplies aboutit aujourd'hui au silence d'une gentilhommière déserte la plus grande partie de l'année, où un concierge vous précède par les longs corridors muets et les escaliers tapissés de portraits d'ancêtres, un trousseau de clefs dans la main. La visite a d'ailleurs son charme : quand on pénètre dans la séculaire salle des gardes, encombrée de panoplies sombrement étincelantes sous la nappe de lumière déversée par la haute fenêtre, il semble qu'une trouée s'est faite sur l'humanité de sac et de corde dont cette chambre-arsenal était

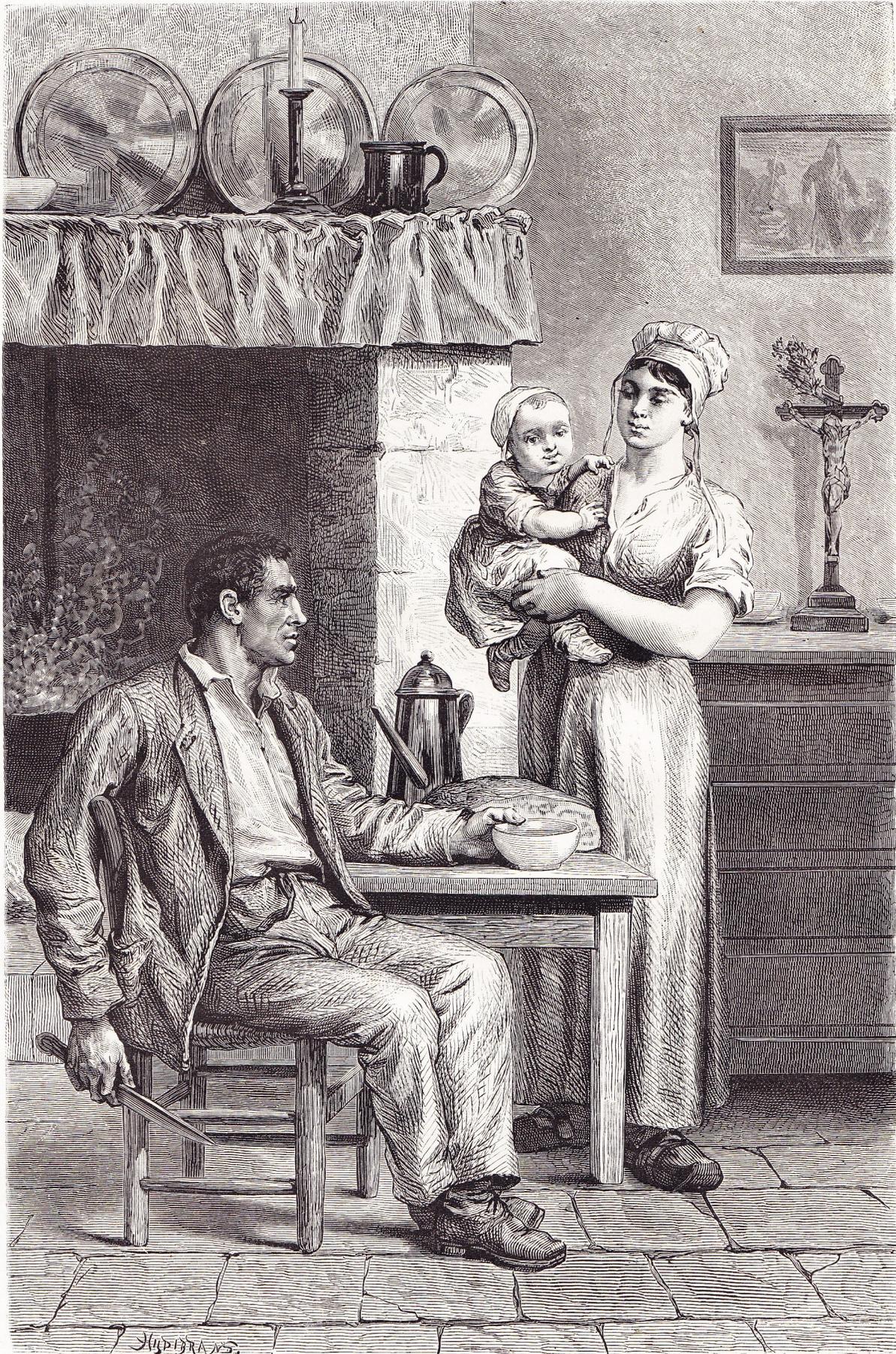
comme l'organe essentiel; et tout à coup le spectacle des croupes de bois moutonnant à perte de vue dans le clair miroir des vitres vous ramène à des sensations de nature qui vous font oublier la mélancolie du lieu.

Gagnez alors l'une ou l'autre des vieilles allées feuillues qui rayonnent autour du château : elle vous mènera à une chapelle du dix-septième siècle, perdue au milieu des fourrés, et dont la porte, abritée par un perron en saillie et surexhaussé de trois marches, laisse apercevoir par un guichet la nudité d'un autel dépouillé des ornements qui servaient antérieurement à la célébration de la messe.

Le pays garde à peu près partout, autour de Bruxelles, les mêmes aspects. Quand on a dépassé les installations industrielles de Molembeck-Saint-Jean, le remuant faubourg dont les fumées font au nord de la ville un perpétuel nuage immobile, pardessus le grondement des usines emplies d'un peuple d'hommes et de femmes, on entre dans une belle campagne unie, divisée en prairies sillonnées par de petits cours d'eau et bordées de longues files d'arbres au milieu desquelles, pressés et se touchant presque, se groupent des villages riants. Ici d'ailleurs, comme dans la partie que nous avons traversée tout à l'heure, et plus abondantes, les voies ferrées rayent de leurs entre-croisements la surface de la plaine. L'homme des champs dont la demeure est la plus reculée n'a besoin que d'une heure de marche pour gagner la plus prochaine station; et une circulation incessante s'est petit à petit établie entre les hameaux et les villes, amenant du même coup l'extension des affaires et le développement du bien-être général.

Toujours l'excursionniste est récompensé par la découverte d'un coin pittoresque, sur lequel s'exerce l'action très particulière de la lumière. Elle est la magicienne, en effet, de ces grandes étendues planes qui n'ont pas la majesté farouche des contrées rocheuses et tirent leur charme de la mobilité et de la succession des impressions lumineuses. Il faut avoir vu l'ascension lente d'une aube de printemps sur le vert humide et sombrement reluisant des pâturages brabançons, l'étincellement de toutes les herbes emperlées de rosée sous les flèches d'or rougeâtre du soleil, les scintillements profonds des canaux encaissés entre les floraisons des berges, pour se faire une idée de la clarté partout réfractée et tissant entre ciel et terre comme une immense dentelle couleur d'arc-en-ciel.

Les dégradations de ton, dans cette mer de verdure prolongée jusqu'aux horizons, s'effectuent par transitions insensibles, à travers des couches d'air moite où les premiers plans se colorent de teintes appuyées et lentement se fondent dans l'irisation des lointains. L'hiver lui-même, avec ses fines blancheurs diamantées et ses congélations transformant les hauts peupliers en orfèvreries, garde ici comme l'enchantement d'une féerie.



Intérieur de paysans brabançons. — Dessin de M. Constantin Meunier, d'après nature.

Les souvenirs et les particularités abondent d'ailleurs dans cette partie du pays. Chaque lundi de Pâques, vous verrez s'emplier les routes d'une population contrite, les hommes et les femmes chargés de pâles enfants débiles, aux petites têtes oscillant dans le giron paternel ou maternel. Toute cette foule se dirige vers le village de Dieghem, dont la gothique église se coiffe d'une haute tour bizarre à quatre étages décroissant vers le sommet, avec des airs vagues de pagodes. C'est le grand pèlerinage de Saint-Corneille, guérisseur de convulsions, qu'on voit à l'intérieur représenté sur un tableau du peintre Crayer; et l'un après l'autre, les pèlerins apportent des offrandes en nature, chacun selon sa condition, grosses oies charnues, dindes empennées, moutons bêlants, canes trompetantes, qui, à l'issue des offices, sont vendus au bénéfice de l'église, dans une criée bruyante où les voix humaines sont étouffées par la clameur épeurée des bêtes.

Autour de Dieghem, le paysage s'anime d'une succession de petites échappées changeantes, variant selon le caprice et les fuites d'un joli ruisseau jaseur, la Woluwe, sur les bords duquel l'idylle a élu domicile et qui donne son nom à tous les villages au milieu desquels elle circule. Saventhem se rencontre bientôt, évoquant le souvenir du galant cavalier van Dyck et de la belle Anna van Ophem, cette patricienne de laquelle s'éprit le peintre et dont la gracieuse image demeure attachée à un tableau célèbre, le *Saint Martin donnant aux pauvres la moitié de son manteau*. Un jour, dit l'histoire, les fabriciens de l'église, cédant à l'appât du gain, vendirent la glorieuse peinture; mais les paysans, dévotieux gardiens du trésor, s'armèrent pour en empêcher l'enlèvement, et l'acheteur anglais dut renoncer à déposséder le village d'une œuvre à laquelle il tenait plus qu'aux écus. Depuis ce temps, le cheval gris pommelé enfourché par le saint radieux, en qui l'amoureux s'est peint lui-même, tout rayonnant de belle vie souriante, continue à courber sa puissante encolure derrière le voile vert qu'un sacristain tire moyennant l'octroi d'une piécette.

Non loin, Machelen s'enorgueillit d'un château aux vastes tours carrées, construit au dix-septième siècle par le comte de Taxis sur le penchant d'un coteau, dans un décor vraiment champêtre où l'on croit voir se détacher les silhouettes illustres du roi d'Angleterre Guillaume III, qui, en 1693, établit au château son quartier général, et de Marlborough, qui y logea après la bataille de Ramillies. C'est ensuite une ancienne seigneurie brabançonne, l'une des plus vieilles dont il soit fait mention, Steenockerzeel et son église de style ogival, intérieurement revêtue de boiseries sculptées, reliant des confessionnaux ornés de personnages, d'un goût surchargé et fleuri; Peuthy, la rustique résidence de l'endiablé boute-en-train des kermesses flamandes, David Teniers le jeune, qui des fenêtres de son castel, confortablement assis sur l'emplacement de la métairie actuelle, regardait

s'ébattre sur les pelouses et par les chemins les ancêtres des paysans boursoufflés, à grosses têtes et à jambes grêles, qui aujourd'hui encore dansent au son des violons, les jours de liesse, dans les cabarets couleur de jambon fumé; Elewyt, d'où plus d'une fois, sur une de ces fières montures qui étaient son orgueil, Rubens, alors dans tout l'éclat de la gloire, partit après la besogne du jour pour rendre visite au jovial compère, lequel à son tour se plaisait à resserrer les liens de leur mutuelle amitié par un tour de carrosse jusqu'au Steen de son grand voisin, demeuré debout grâce à une restauration respectueuse; Grimberghen, perpétué à travers les siècles par l'immixtion de ses princes et de ses barons dans toutes les querelles bruxelloises, et renommé en outre dans le passé comme le siège d'une abbaye importante, lointaines splendeurs remplacées aujourd'hui par une mélancolique bastide entourée de fossés herbus et une église du dix-septième siècle.

C'est encore Ham, dont le manoir, épargné par le temps, porte allègrement une énorme charpente compliquée, d'un poids presque aussi grand que le reste de la construction; Wemmel et ses trois tourelles piquant l'air de leur flèche émoussée; Meysse, où s'abritent actuellement, à l'ombre de vastes tours crénelées, dans le majestueux château de Bouchout, environné de pièces d'eau royales, les rêveries douloureuses d'une princesse chère aux Belges (voy. p. 369); Vilvorde enfin, entrevu de loin à travers les bras tournoyants de ses moulins, fourmilière silencieuse sur qui pèse l'approche de la prison cellulaire. Tandis que ralent à l'intérieur, dans les soucis de la captivité, les détenus pleins de noires rancunes, la belle campagne verte prolonge indéfiniment ses collines et ses prairies, où dans les lointains estompés de brumes pointent les clochers de Louvain.

## XII

Louvain. — L'aspect de la ville. — L'Université. — L'Hôtel de ville.

Pénétrez à la tombée de la nuit dans la vieille ville universitaire. Une rue spacieuse, bordée d'habitations correctes, s'ouvre devant vous et vous mène à la place carrée où face à face se dressent Saint-Pierre et l'Hôtel de ville. La circulation ralentie espace les groupes le long des trottoirs; la population des fabriques petit à petit s'est écoulée du côté des ruelles; çà et là, un capuchon noir, battant de l'aile sur une tête de femme, frôle les murs, et doucement la ville rentre dans le silence. Il n'y a plus que de rares flâneurs qu'on voit se perdre dans l'allée sombre des petits cabarets ou des étudiants prenant l'air après les études de l'après-midi. Suivez alors la rue qui prolonge à travers la place le large pavé que vous avez enfilé d'abord: les maisons se resserrent, la voie s'étrangle, les toits se projettent en auvent, les pignons se dressent et des coudes violents mettent dans l'ombre des angles imprévus. Une à une se closent les boutiques; vous assistez aux pré-

paratifs du sommeil qui jusqu'au lendemain va changer en une Thébàïde muette l'agglomération louvainiste; et de grosses faces rondes, aux chairs pâles, lentement oscillent dans la flamme rouge des lampes, derrière les joints des contrevents.

A chaque instant, des trouées sombres s'ouvrent sur la réverbération claire des lanternes; là, tremble de loin en loin un bec de gaz, rendant plus noire la nuit, qui ne s'éclabousse plus que de reflets vagues, et les profils des façades, dans ces demi-ténèbres, ont une mélancolie résignée, avec je ne sais quoi qui sent le regret du passé. Engagez-vous cependant dans ces couloirs étroits : les uns vous conduiront à des quais au bas desquels se meut une eau lourde et que des ponts voûtent par endroits, les autres à des places se terminant en boyau, avec un cadre de vieilles maisonnettes; tout à coup une sensation de fraîcheur plus grande signalera l'approche d'une promenade plantée de grands arbres, qui redoublera la nuit autour de vous. Vous passerez devant des églises, de vastes murs sévères, des cloîtres, des porches chargés de sculptures, des files de bâtiments percés d'innombrables fenêtres : c'est le quartier des écoles.

De grands christes en pierre, des croix, des niches emplies de vierges accrochent une lumière furtive dans la profondeur des recoins, conviant les âmes chrétiennes au recueillement de la prière et marquant à chaque pas la prédominance de l'idée religieuse. Vous êtes, en effet, dans la cité catholique où règne l'*Alma Mater*; indifférente aux investigations de la science, elle s'isole dans l'enseignement traditionnel et ne veut connaître que les vérités révélées; les découvertes modernes de l'esprit lui échappent volontairement; les yeux tournés vers le Golgotha, elle s'absorbe dans les contemplations rétrospectives. Immanquablement, l'existence de ce grand cerveau pensant à sa manière prédestinait la ville à une physionomie différente de celle des autres villes universitaires; partout des séminaires et des couvents, autour desquels l'activité se ralentit et dont les bâtiments se prolongent

dans le vide des rues; le jour y continue la nuit silencieuse, à travers une atmosphère assoupie de travail et d'étude; et seulement à de certaines heures, les squares avoisinants se peuplent d'allées et venues de silhouettes, les unes portant la soutane, les autres l'habit laïque, qui, méditatives, arpentent les allées, s'abordant quelquefois d'un mot bref. La parole des maîtres de la théologie germe dans ces cervelles; c'est ici la pépinière où se recrutent les défenseurs de la doctrine, le giron où s'embrase d'amour évangélique l'âme des prêtres futurs. Et dans ce milieu monotone, d'une animation concentrée à l'intérieur, l'initiation à l'isolement définitif se fait par la désuétude graduelle de la vie.

Poursuivez cependant votre promenade : à mesure que vous vous éloignez de l'artère principale, la solitude redouble; les maisons, par endroits, s'entrecourent de verdure; on dirait une pointe avancée de la campagne dans la circonscription urbaine; et sous les saules, au détour d'une maçonnerie disjointe, le glissement d'une eau paresseuse s'écaille de scintillations. Au bout de la rue du Souci, une architecture en forme de rotonde découpe de hautes fenêtres par lesquelles la lumière s'épanchait autrefois sur des salles de dissection. Ailleurs, un béguinage s'enclôt de murailles avec un fouillis de toits réguliers que dépasse une pointe de clocher. Et tout d'une fois vous arrive la senteur humide des haies;

vous touchez aux limites de la ville.

Orientez-vous ensuite sur l'Hôtel de ville. Dans le silence accru, la maison géante vous apparaît, avec ses élancements de tourelles et ses floraisons de dais et de statuettes, comme une arborescence colossale, accrochée au sol par d'indestructibles racines et se ramifiant en végétations touffues dans l'espace : vous ne verrez qu'au grand jour la prodigieuse complication de ses feuillages, l'enchevêtrement de ses guirlandes, la multiplicité fourmillante de ses petits personnages et de ses motifs décoratifs; mais l'impression d'une grandeur élégante, compliquée d'une sorte d'animalité de la pierre, se fera



Ruines du château de Beersel (voy. p. 370). — Dessin de Eug. Verdyen, d'après nature.

mieux sentir à la faveur de la nuit. Qu'une nappe lunaire inonde le merveilleux édifice, et l'enchantement vous tiendra les yeux grands ouverts, comme devant une féerie ; coupée d'ombres brusques, qui dessinent les reliefs sculpturaux, la haute façade a l'air de palpitier sous l'ondulation de toutes les bêtes symboliques et de tous les patriarches légendaires qui habitent ses niches ; un braséement de paillettes incendie les vitres, et l'énorme toiture reluit comme une croupe de chimère hérissée d'arêtes griffues.

De l'autre côté de la place, la Collégiale projette ses tours, opposant à l'orgueilleuse ascension des pinacles du palais communal, symbole des fières revendications populaires, l'écrasante masse de ses superpositions de pierre, image des solidités spirituelles de la religion. Et ces deux grands survivants des gloires et des opprobres publics continuent dans la rue leur colloque séculaire, sans paraître s'inquiéter des changements qui ont tout bouleversé autour d'eux. Un champignonnement de petites maisons basses végète au pied de Saint-Pierre, plaquant ses crépits jaunâtres contre les fières assises sculptées, et fait penser à un pullulement de magots tortus sur l'orteil d'un Gulliver.

La ville cependant s'est enfoncée plus avant dans le sommeil ; un à un les cafés se sont fermés, et les réverbères eux-mêmes, clignotant au vent de minuit, ressemblent à des yeux qui ne demeurent ouverts qu'à grand-peine. Le lendemain, à votre réveil, vous entendrez le bruit d'une circulation sans hâte et cette rumeur sourde d'un grand corps tranquillement actif.

Longtemps Louvain fut un centre considérable d'exportation ; sa dépense alors était en rapport avec sa production. Là se rencontraient, comme à Gand, la surabondance de la vie et les effervescences de la passion. Dès 1340, une révolte éclate parmi les ouvriers drapiers ; vingt ans plus tard, ils se soulèvent de nouveau à la voix du tribun Pierre Couterel ; mais le moment le plus tragique apparaît en 1379, quand le peuple précipita sur les épées et les pertuisanes tendues d'en bas les patriciens qui s'étaient enfermés dans l'Hôtel de ville. Ce carnage eut des conséquences funestes pour la prospérité des métiers : le duc Wenceslas fit décapiter les chefs du mouvement, et quantité d'artisans passèrent en Angleterre, où ils transplantèrent les perfectionnements du drap. C'est le signal du dépérissement : le travail se ralentit partout, reçoit finalement le coup suprême des mains de Marie et de Maximilien, qui, par représailles de la sédition de 1477, frappent tous les Louvanistes d'impositions mortelles ; et la puissante halle aux draps, délaissée, se transforme, avec l'autorisation du duc et du pape, en cette université qui, aujourd'hui encore, est l'âme de la ville. Ainsi l'esprit s'est substitué à la matière, dans la fournaise éteinte ; le cadavre s'est galvanisé au souffle de la théologie.

Rien n'indique mieux la force de cette citadelle de la scolastique que l'ampleur et l'étendue de ses installations ; c'est l'appareil d'une longue richesse accu-

mulée que les privilèges ont largement fait fleurir et qui la met à même de vivre au milieu des tourmentes les plus cruelles. De grandes cours spacieuses, des bâtiments imposants, une succession de vastes salles, des escaliers monumentaux donnent l'idée d'un palais de prélat luxueusement logé au milieu des aisances de la vie. On sent qu'un maître souverain règne ici sur la pierre et l'intelligence, également asservies à sa volonté ; et, en effet, le recteur a conservé la pleine juridiction sur tous les membres de l'université. L'armée entière marche à son commandement : il juge sans appel les infractions et les délits. Il n'y a pas trente ans, une discipline sévère défendait aux étudiants la fréquentation des cafés et des salles de spectacle ; et les punitions se graduaient depuis la réprimande jusqu'aux arrêts et l'expulsion définitive.

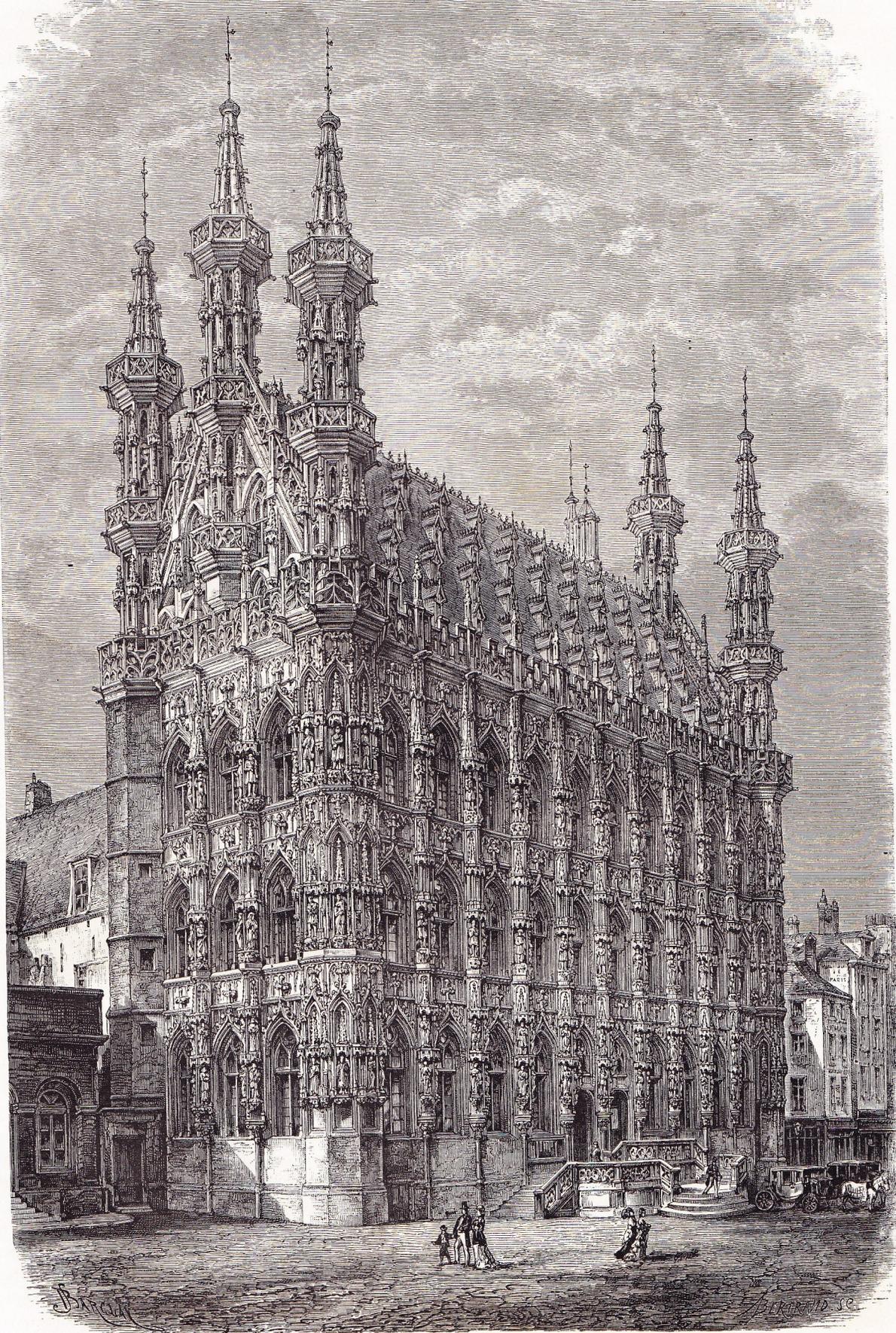
La bibliothèque est l'arsenal de cette grande institution armée contre le progrès des sociétés ; et pour la rendre attrayante en même temps que redoutable, on lui a choisi un emplacement somptueux. Fondée au dix-septième siècle par le chanoine Beyerlinck et continuée par Corneille Jansénius, Pierre Stockmans et Jacques Boonen, archevêque de Malines, elle s'est accrue d'un afflux ininterrompu de legs, d'achats et de donations ; aujourd'hui plus de cent mille volumes s'alignent sur ses rayons ; elle possède mille manuscrits, une riche collection d'incunables et un certain nombre de livres d'une rareté merveilleuse.

A de certaines heures l'endroit a une solennité particulière : des ombres à longues robes noires circulent avec des ondulations lentes entre les rangées d'armoires ; il semble qu'elles aient peur de réveiller le temps sous le linceul des vieux parchemins ; le seul bruit qu'on perçoit est le grincement d'une clef dans la serrure, le chuchotement d'une voix dans la profondeur ou le soyeux froissement du papier tourné d'une main lente.

La querelle des religions et de la science se poursuit dans cette solitude, sans violences ; les armes, entre ces doigts pacifiques, sont des arguments tirés des textes sacrés, et ils les polissent sur la pierre triangulaire de la foi, jusqu'à ce qu'ils en aient fait des flèches capables de transpercer leurs adversaires.

Le recueillement qui règne dans ces églises n'est que la continuation de cette paix quasi monacale de l'étude. Saint-Pierre et ses prêtres agenouillés devant l'autel incarnent dans une réalité visible au grand jour l'élaboration secrète du grand mystère catholique de l'université. La Somme s'inscrit ici dans le jaillissement des colonnes, l'élançement aigu des fenêtres, l'évidement des trèfles, le découpage merveilleux du jubé, la structure imposante des porches, et l'immense vaisseau se rattache par une ancre idéale au port où s'apprend la conjuration des vents.

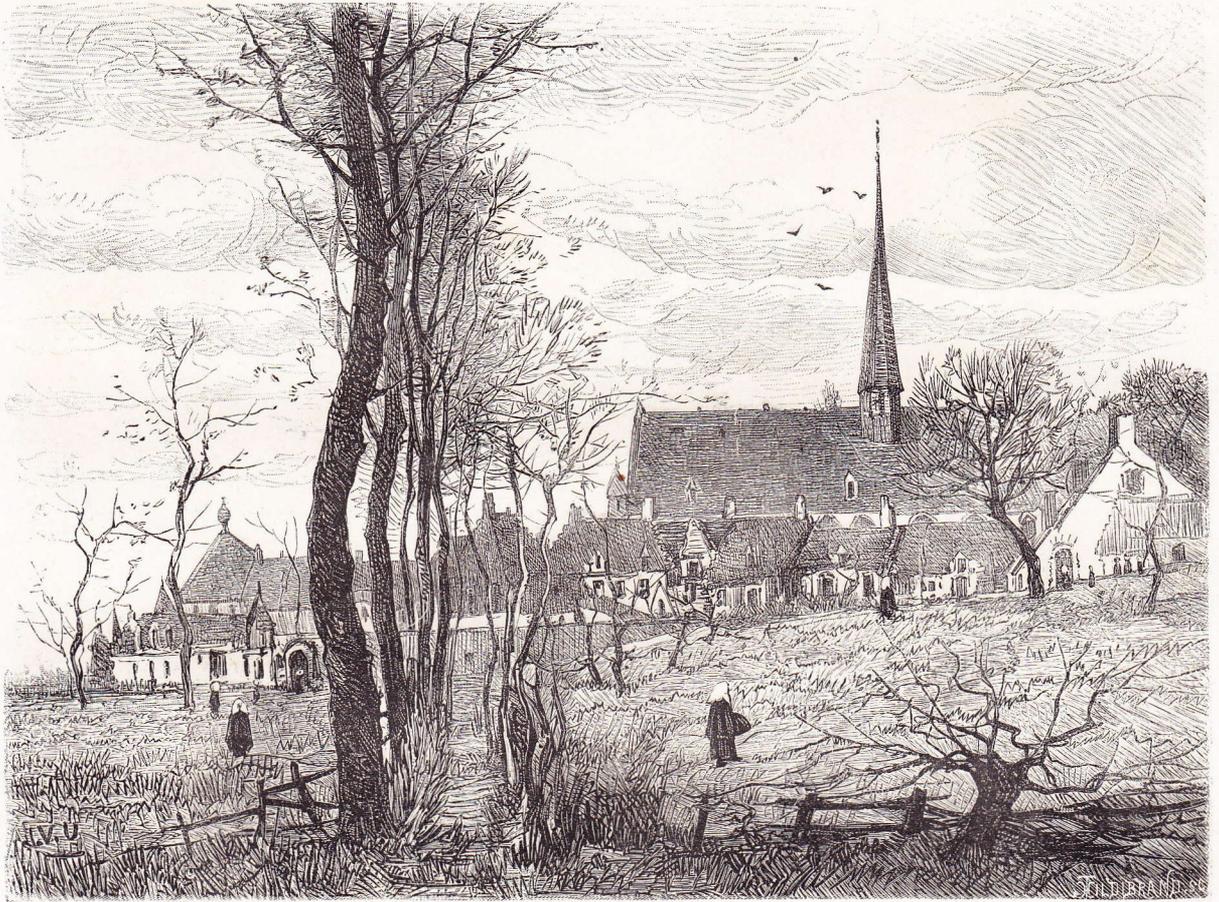
Une première église Saint-Pierre avait été bâtie par Lambert le Barbu, et sous son successeur s'accrut d'un chapitre de sept chanoines, augmenté successivement jusqu'à dix-huit ; mais les flammes anéan-



Hôtel de ville de Louvain. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

tirent par deux fois le temple, et ce ne fut qu'au quinzième siècle que Sulpice van Vorst, originaire de Diest, jeta les fondements de la construction définitive, secondé dans la partie sculpturale de son œuvre par son fils et l'imagier Eustache. L'artiste n'eut pas la joie d'assister à l'achèvement de l'édifice : soixante-treize ans seulement après le début des travaux, on posa la première pierre du porche ouvert sur la grande place et demeuré incomplet. Encore l'ensemble de l'église fut-il loin de réaliser la conception première : d'après le plan du maçon que son talent avait élevé au rang de maître et le

modèle en relief qui l'un et l'autre se trouvent à l'Hôtel de ville, la voûte devait être surmontée de cinq flèches, dont la plus grande aurait eu une élévation de cinq cent trente-cinq pieds. Mais les fondements furent jugés insuffisamment solides pour ce faix énorme et les tours s'arrêtèrent à la hauteur du toit. Telle que l'ont laissée les siècles, la Collégiale se prolonge entre ses vingt-huit faisceaux de colonnettes, avec une majestueuse ampleur, rendue plus saisissante encore par le bel accord des proportions et la simplicité du style. Des chapelles en grand nombre garnissent les bas côtés, avec une profusion d'œuvres

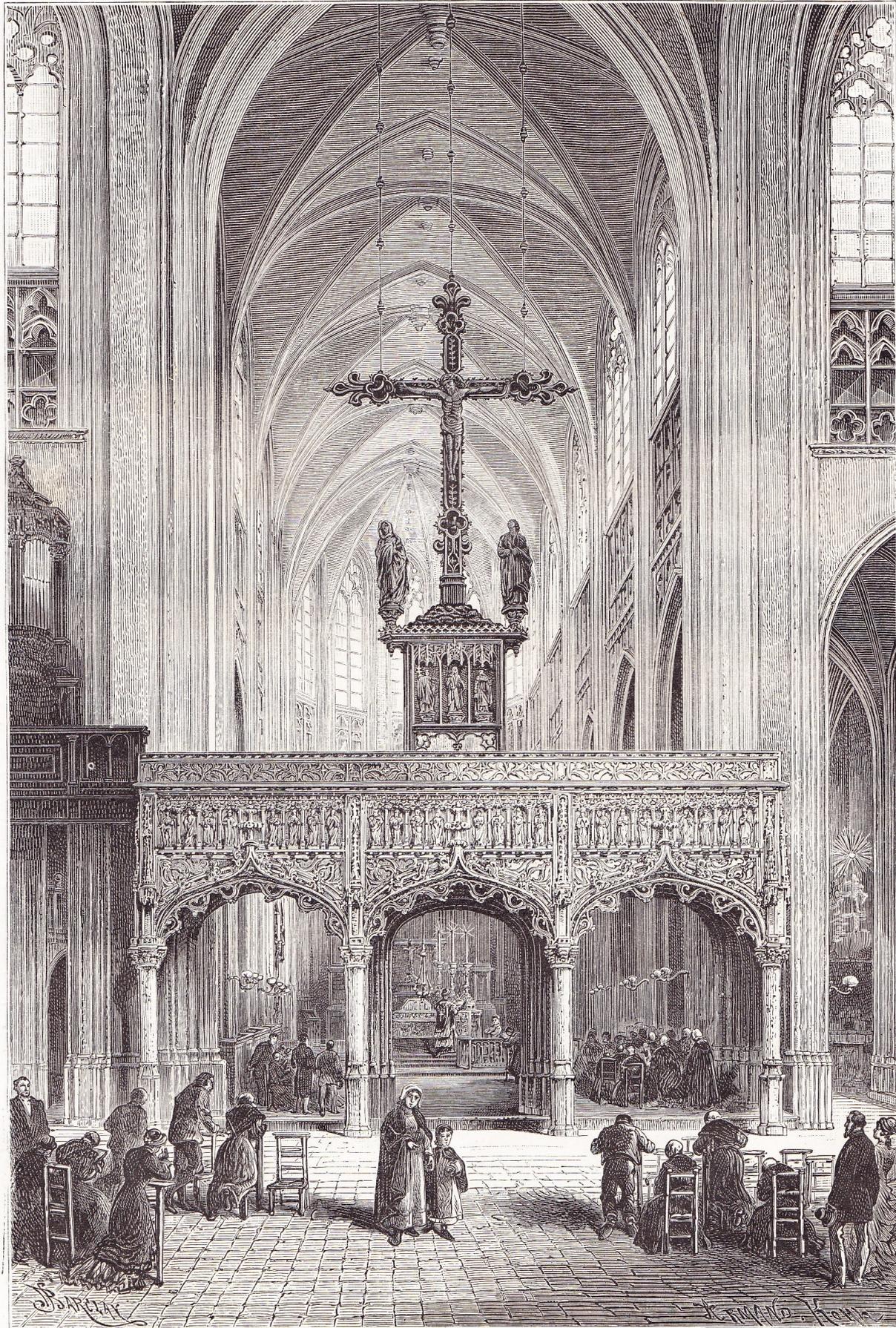


Béguinage de Louvain (voy. p. 378). — Dessin de V. Uytterschaut, d'après nature.

d'art qui préparent aux étalages fastueux des églises d'Anvers : c'était dans une de ces chapelles, celle de la confrérie Sainte-Anne, que plus d'une fois, les yeux fatigués par la lumière diffuse des verrières, je me suis absorbé dans la contemplation du *Paradis* de Quinten Matsys, ce chef-d'œuvre d'émotion familiale que possède actuellement le musée de Bruxelles et qui ouvrait sur le mur une si large trouée lumineuse quand le sacristain tirait la serge verte qui le recouvrait.

Ce n'était qu'un des nombreux trésors de l'église ; la descendance apostolique de la Vierge partie, il lui est resté la fourmillante ornementation de ses autels : dans la chapelle des Fripiers, un beau tableau

à la manière de Gonzalès Coques ; dans celle des Brasseurs, l'admirable *Cène* de Thierry Bouts, longtemps attribuée à Memling ; dans celle des Chirurgiens, le *Supplice de saint Érasme*, une horreur superbe où le peintre des supplices se livre à de prodigieuses cruautés d'invention et fait voir le patient tranquillement en contemplation de son ventre béant, duquel dégorgeaient les entrailles, attirées par le mouvement d'un tourniquet ; puis, ailleurs, répandus dans les sacristies, le chœur, les oratoires et toute l'étendue du sanctuaire, des peintures de Roger van der Weyden, de Crayer, de Gérard Zeghers, des fonts baptismaux en cuivre forgé, œuvre de Metzys, un lustre en fer étonnamment



Intérieur et jubé de l'église Saint-Pierre de Louvain (voy. p. 374). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

travaillé, un tabernacle en pierre de taille haut de trente-cinq pieds et ajouré comme une dentelle, un banc de communion en marbre à rinceaux de Pappenhoven, que n'aurait pas répudié Duquesnoi, une quantité d'édicules, d'ex-voto, de pierres tombales, de grands monuments funéraires, une chaire en bois, compliquée et touffue, avec un cheval et son cavalier grands comme nature ; puis encore, dans le transept, les grands autels des sculpteurs Collin et Fayd'herbe, et, au centre de l'église, l'incomparable jubé à trois arcades tout enchevêtré de feuillages et peuplé de statuette, que l'artiste du quinzième siècle a semé des prodigalités de son caprice.

Saint-Michel, Sainte-Gertrude, l'église du Grand-Béguinage, l'église des Dominicains, Saint-Jacques même, malgré ses reliquaires, son tabernacle et sa célèbre balustrade en cuivre fondu, ne peuvent soutenir la comparaison avec cette richesse ; seule la façade de l'Hôtel de ville, fouillée comme la plus arabesquée de ses stalles, ciselée comme le plus orfèvre de ses ostensoires, historiée comme le plus étoffé de ses tableaux, espèce de gigantesque châsse où les métaux et les gemmes sont imités par la pierre, rivalise avec les somptuosités religieuses de son sévère vis-à-vis.

En ce temps-là, Philippe le Bon régnant, un Mathieu de Layens fut requis pour dresser les plans de la *Curia publica* ; ceux qu'il présenta émerveillèrent les magistrats de Louvain, qui toutefois, se défiant d'eux-mêmes, soumièrent le projet à maître Pauwels, architecte de Mgr le duc de Bourgogne, lequel trouva l'invention de Mathieu fort de son goût. On se mit donc à l'œuvre, et d'un travail incessant sortit à la fin le bijou glorieux dont la possession enorgueillit à bon droit les descendants des puissants drapiers du quinzième siècle.

On s'imaginerait difficilement le miraculeux guilochis de cette grande dentelle de pierre ; les surfaces se compliquent partout d'une végétation de sculptures ; l'entour des fenêtres se festonne d'ourlets taillés ; les angles disparaissent sous un amoncellement de pinacles et de dais ; c'est dans toute la hauteur une broderie perpétuelle de chape, dont les entrelacs s'em mêlent dans un fouillis de formes et de motifs décoratifs. Toute la Bible s'incarne en ces parois fleuries ; vous y pourriez suivre, de niche en niche, les épisodes principaux de l'Ancien Testament, et le naïf imagier, pour les rendre plus compréhensibles, a donné à ses personnages l'aspect des hommes et des femmes de son temps. Les graves visages des patriarches se surchargent de cascades de mentons flamands, les matrones juives ont des chairs lourdes de bourgeoises surnourries. Les vierges laissent crouler à leurs pieds les cassures des grandes robes dont s'habillaient les patriciennes ; partout on se délecte les yeux du tableau de la rue au quinzième siècle ; et les statues ressemblent à des passants entre-croisant dans un décor d'architecture leurs allées et venues. Naturellement, les sujets d'observation ne manquent pas ; tel

bonhomme perpétue dans sa structure et son geste le vice pour lequel il était connu dans la ville ; l'édifice a l'importance et la malice d'une vaste chronique joyeuse, où maint contemporain a pu se voir sculpté tout vif ; et la gaieté à tout bout de champ s'émancipe jusqu'à la licence, dans les culs-de-lampe énigmatiques qui semblent le commentaire rabelaisien de la fourmillante satire.

Rien de plus léger pourtant, sous son revêtement compliqué, que l'étonnante façade ; elle plonge dans l'air d'un jet svelte et hardi, et les six tourelles qui terminent sa toiture donnent à l'édifice entier un mouvement d'ascension. C'est le chef-d'œuvre de la proportion exactement mesurée ; et la multiplicité des ornements, qui ailleurs paraîtrait dégénérer en prolixité, s'atténue ici par le prodigieux élancement des grandes lignes verticales prolongées jusqu'au faite.

L'aménagement intérieur ramène la vue sur des dispositions simples, des suites d'appartements logiquement coordonnés, une superposition d'étages desservis par des escaliers tournants. Le mobilier et les décorations sont d'une richesse modérée, comme pour ne pas détourner des graves préoccupations publiques ; dans ce cadre sévère, les fiers magistrats pouvaient travailler avec recueillement sans être déroutés par des sollicitations vaines.

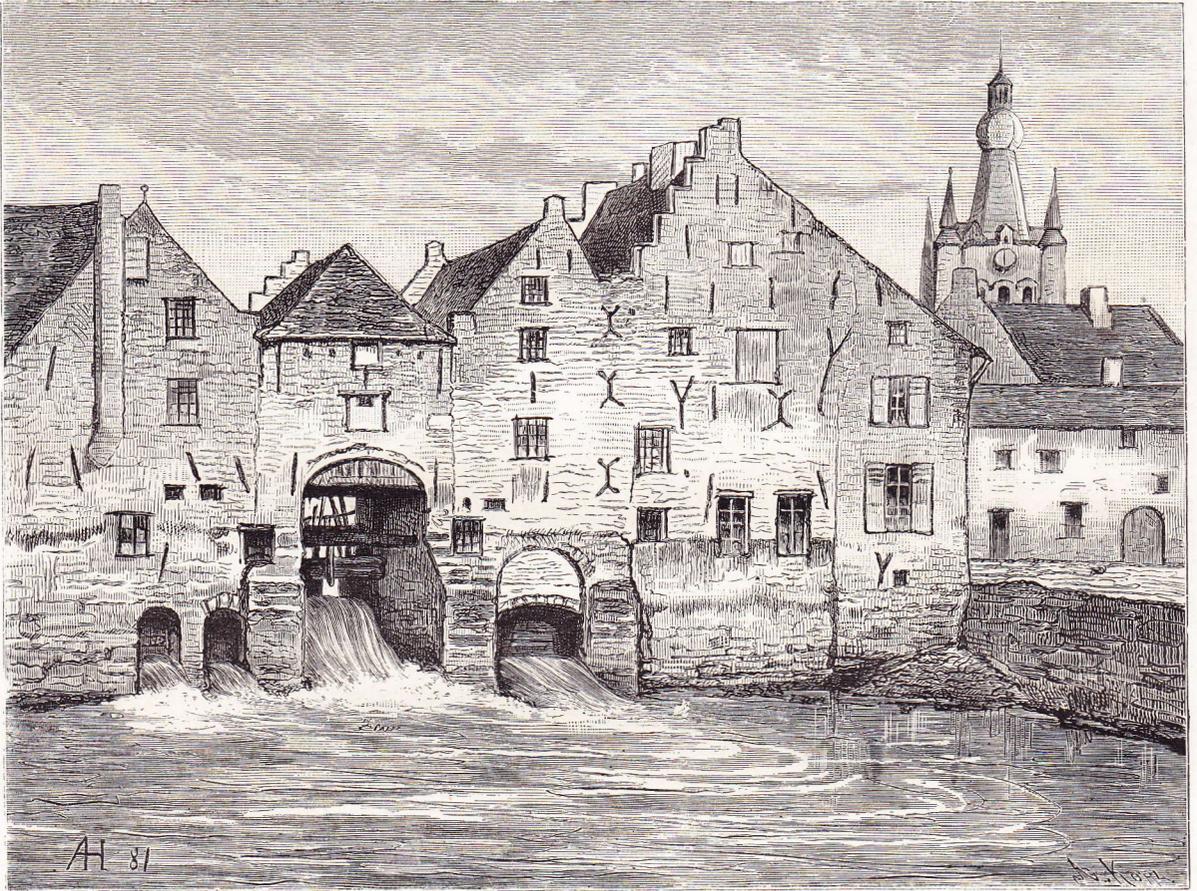
Louvain est plein de coins charmants ; j'en connais peu qui aient le charme du Béguinage, un quartier reculé, percé de rues étroites au bord desquelles s'alignent de petites maisons basses en briques, précédées de jardins et décorées de statuette de saintes et de saints. Quelquefois, par les portes entr'ouvertes on aperçoit des silhouettes féminines dans l'attitude du travail, les unes sarclant les plates-bandes ou râ-tissant les allées, les autres vaquant aux besognes ménagères ; et çà et là d'autres silhouettes s'immobilisent dans la posture sévère de la méditation. C'est un lieu de refuge où les femmes d'âge mûr se retirent, quand, fatiguées du train du monde ou frappées par un grand désastre, elles ont soif de retraite et de calme. Elles y vivent en communauté, sans connaître toutefois la discipline monastique, formant entre elles de petits groupes qui logent sous le même toit et qui se composent de trois, six, huit personnes, selon l'ampleur de l'habitation. Une liberté relative leur permet de sortir dans le jour, aux heures qu'elles veulent ; mais, le soir, les rues se closent, et, la dernière des petites ombres rentrée, une tranquillité morne s'abat sur la cité. Il n'y a du reste qu'un peu plus de silence ajouté au silence : même le jour, l'agitation humaine y vient mourir dans l'étouffement d'une atmosphère où traînent des balbutiements de lèvres murmurant des prières ; et des formes noires, ces ombres de tantôt, pâles figures cachées sous de longs manteaux, filent entre les clôtures à pas muets, rendus perceptibles seulement par le cliquetis des chapelets. Entrez cependant dans un de ces intérieurs, vous y verrez de bonnes femmes, autrefois des mères

et des épouses, qui, quelquefois, ont gardé la gaieté et le mouvement de la vie; d'autres, il est vrai, en qui le ressort intérieur a peu à peu subi les usures de la douleur, semblent participer de la rigidité des statues de pierre devant lesquelles elles vont prier. Mais questionnez celles qui sont demeurées vivantes : elles vous diront le mécanisme de leur institution, l'absence des vœux, la tutelle de la mère ou supérieure des Béguines, et vous feront voir leurs ménages de célibataires, reluisant d'ordre et de propreté; vous n'aurez pas de peine à transpercer leur existence limpide, dont une bonne partie est consacrée à des pra-

tiques religieuses et l'autre partie à d'interminables caquets, qui, même dans cette solitude, perpétuent le monde et ses troubles.

Contraste curieux que ce Béguinage placide, où les esprits aussi bien que les sens sont endormis, si on lui oppose les activités intellectuelles des écoles de théologie voisines. Tout le bruit des querelles scolastiques aboutit dans la ville universitaire à cet assoupissement de quelques bonnes âmes naïves ignorantes des luttes modernes.

D'ailleurs, sortez de la ville : vous ne tarderez pas à rencontrer une somptueuse abbaye bien faite pour



Les Grands-Moulins, à Aerschot (voy. p. 380). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

parachever le tableau de ce grand boulevard du catholicisme. Fondée en 1179 par Godefroid le Barbu, l'abbaye de Parc, consacrée à la règle de Saint-Norbert, n'arriva toutefois que par étapes à sa magnificence actuelle. Du monastère primitif il n'est resté que la chapelle, devenue le chœur de l'église; toutes les autres constructions s'espacent entre 1664 et 1752. L'ensemble donne l'idée d'une splendeur à son apogée, et l'on est frappé autant par le grandiose des installations que par la pensée des accumulations de richesses résultant d'une aussi considérable possession. Il faut franchir cinq enceintes successives avant d'arriver à la cour où le bâtiment principal

dresse son perron d'honneur, et chacune de ces enceintes s'ouvre par un porche surmonté de deux lions de pierre soutenant des écussons d'armoiries. Là sont les brasseries, les moulins, les fermes, les étables, les écuries, les granges et les blanchisseries; dans la troisième enceinte s'allonge le vivier, proche des murs du cimetière; et le monastère proprement dit, superbe et largement déployé, avec son église décorée de marbres et de sculptures en bois, est en rapport avec la beauté des entrées. Une ceinture de bois l'entourait autrefois, mais des cultures ont remplacé les fourrés sauvages; de l'ancienne forêt charbonnière subsistent seuls aujourd'hui le parc touffu de

Heverlé et les profonds ombrages qui l'avoisinent.

### XIII

Aerschot. — Tirlemont. — Diest. — Léau.

- De Louvain à Aerschot la voie ferrée traverse une contrée dont les aspects ont progressivement changé ; aux riantes perspectives du pays brabançon succèdent des étendues mélancoliques ; le sol est partout raviné de fondrières ; des buttes chauves mame-lonnent çà et là ; pour toute végétation, des saules ébouriffés au bord des mares et des bois de sapins dont le noir feuillage trouble durement la monotonie de la plaine. La Campine se fait déjà sentir à cette

décrépitude ; la charrue a beau s'enfoncer dans la terre, elle ne produit qu'une récolte avare, et ce maigre rapport va s'éclaircissant encore, à mesure qu'on s'écarte du potager verdoyant qu'on a laissé derrière soi. Nous sommes dans le Hageland.

Des souvenirs se réveillent à ce nom : on pense aux farouches paysans révoltés qui choisirent cet endroit désolé pour refuge, dans leur lutte contre les soldats de la République française. Avant eux, les drapiers, proscrits par Wenceslas, avaient également habité ces tourbières et de là ravageaient tout le pays voisin.

Arrêtez-vous à Aerschot le temps d'examiner l'église, d'un beau style ogival primaire à sa partie antérieure, et le remarquable jubé archifouillé qu'elle renferme, la fameuse tour d'Aurélien, qui défendait



Brasserie à Diest. — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.

autrefois les remparts de la ville, puis encore les restes d'une halle témoignant d'une prospérité ancienne, enfin le pittoresque endroit dit les Grands-Moulins (voy. p. 379) : vous aurez tout vu. C'est l'irréparable décadence d'une petite cité que les luttes religieuses du seizième siècle ont dépossédée de ses énergies. Telle autre n'existe plus qu'à l'état d'humble village, Sichem, par exemple, la plus vieille ville du Brabant, selon le dire populaire, et qui n'a plus, pour échapper à l'oubli définitif, que sa vieille tour isolée, vestige de ses anciens remparts, jadis haute de trois étages, avec des salles à chaque étage, desquelles une seule encore visible laisse voir une voûte en ogive ornée, à la retombée des crêtes, de consoles sculptées de figures d'anges.

Diest s'offre ensuite à vous. Une entrée mesquine

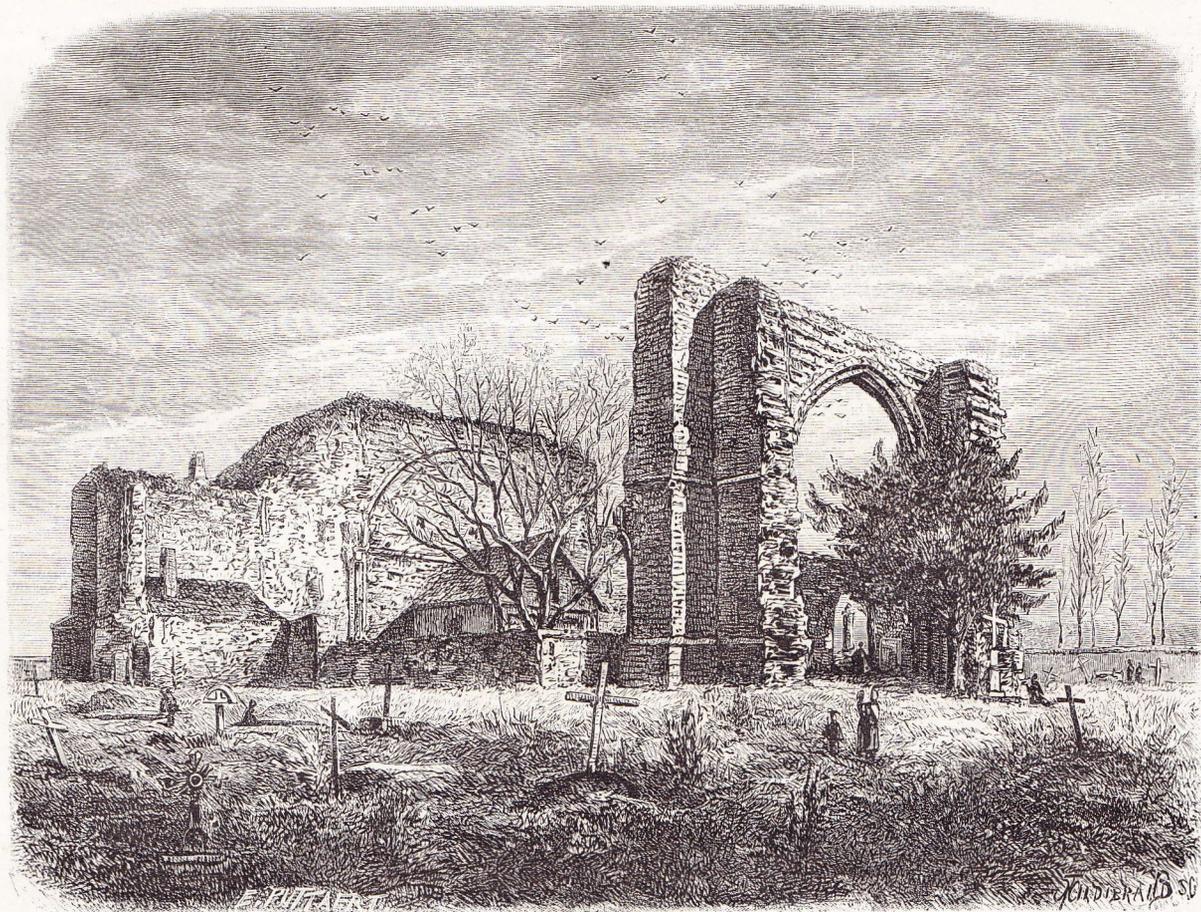
et pauvre, par delà les fortifications ; une rue étroite et qui finit par s'étrangler en boyau, avant d'aboutir sur la place ; une rivière longeant de hautes cages maçonnées où fonctionnent les brasseries ; quelques places spacieuses ; deux belles églises, Saint-Sulpice et Notre-Dame ; au pied de Saint-Sulpice, la grand-garde. Si c'est un dimanche, ne soyez pas étonné de voir les ménages installés sur le pas des portes, les étalages avancés jusqu'au milieu du pavé, une grosse fermentation de bière traînant sur la face des passants. Des bandes de militaires battent les trottoirs minuscules, mêlées aux bourgeois qui vont prendre l'air des remparts. Quelquefois une querelle éclate : c'est un ivrogne qui se rebelle contre des camarades.

Il se brasse à Diest une bière mousseuse et pétillante d'un effet certain quand on l'absorbe outre me-

sure; elle porte le nom du pays à l'état de bière jeune; vieille, elle s'appelle *gulden bier*, bière d'or; on la sent dans l'air, comme une perpétuelle vapeur chaude d'ivresse qui, au moment des brassins surtout, grise le cerveau.

L'antiquité de la cité diestoise ne s'apprécie plus que par des vestiges peu nombreux : on sait bien que c'est là qu'il faut chercher le *Dispargum* de saint Grégoire de Tours; mais rien ne subsiste plus du berceau des rois-franes, à part une coutume perpétuée jusqu'à nos jours, le mot *salique* approprié à des parcelles de terre. Même les souvenirs plus rapprochés de nous se

sont petit à petit effacés sous l'action du temps et des hommes. La vieille industrie de la laine, florissante au quatorzième siècle, n'a laissé debout qu'une halle délabrée, où se détaille aujourd'hui la boucherie, et qui n'atteste plus que lointainement la prospérité de la ruche autrefois bourdonnante, à présent délaissée par ses abeilles. Toute cette gloire du passé semble dormir à l'ombre d'une abside en ruine, merveilleusement enchevêtrée de lierres touffus comme des lianes, dans l'étonnant cimetière qui, aux limites de la ville, s'ouvre par une massive arcade ogivale, d'un aspect tragique et monumental. Une vieille femme



Cimetière de Diest. — Dessin de E. Puttaert, d'après nature.

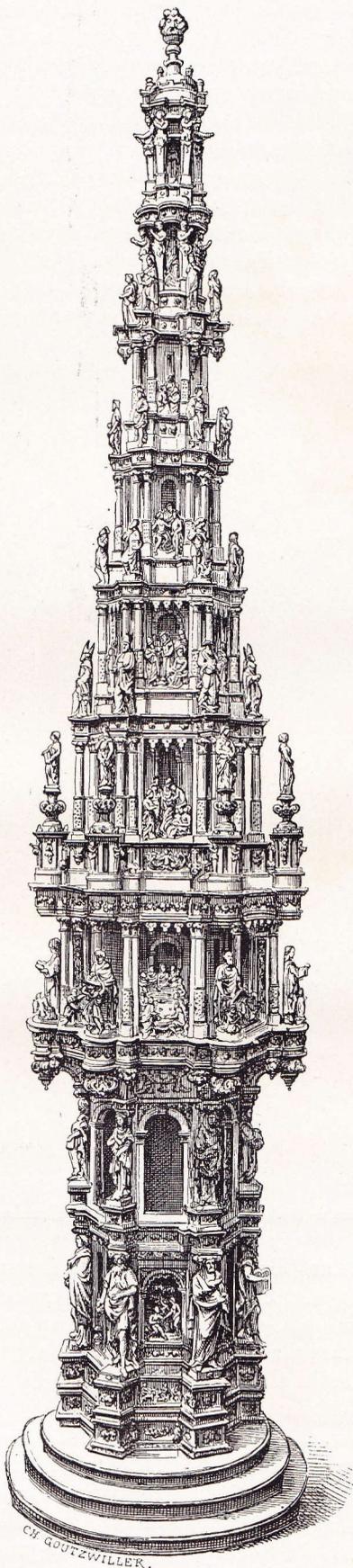
que nous vîmes là, agenouillée devant un calvaire et les bras en croix, ressemblait, dans le silence de cet endroit funèbre, aux figures de marbre qui, sur les sarcophages, incarnent le regret des choses révolues.

Tirlemont, que nous visitâmes à notre retour de Diest, nous laissa des impressions différentes. Nous retombions ici dans la bombance flamande. Positivement, une hôtellerie voisine de la gare nous offrit, ce jour-là, la réalisation de la célèbre image de Breughel : les Gras, sous la figure enluminée et réjouie d'une douzaine de beaux mangeurs, hommes et femmes, demeurèrent attablés quatre heures d'horloge. Encore quittâmes-nous la salle de festin bien avant que les

serviettes fussent repliées. On nous affirma, au surplus, que ces repas n'avaient rien d'extraordinaire et que, bien au contraire, durant la semaine, alors que les clients abondent, la mangeaille s'éternisait jusqu'au soir. Ce fut merveille de les voir manœuvrer : les gigots saignants, les poulardes, les bécassines, les cuissots de chevreuil, les râbles de lièvres s'engouffraient dans ces larges mâchoires, d'un mouvement continu qui ne semblait pas les épuiser. Et nous en emportâmes, dans notre promenade à travers la ville, une idée de grosse vie passée à boire et à manger que confirma un coup d'œil jeté en passant dans des intérieurs où le même spectacle d'une table bien gar-

nic nous était offert. Il est vrai que c'était jour dominical, et que, à part le cabaret, Tirlemont ne présente guère d'occasion de plaisir. Il y a bien un théâtre, mais dont les portes s'ouvrent à intervalles irréguliers, lors du passage d'une troupe de comédiens. On comprend donc le bonheur de s'enfermer chez soi, dans l'intimité d'une chambre emplie des fumets de la cuisine.

Ville propre et endormie, d'ailleurs comme la plupart des villes flamandes, avec des rues accidentées, une place assise sur une bosse, des rangées de vieilles maisons à pignons en gradins, et, quand on s'écarte un peu du centre, des échappées de verdure, un empiètement de la campagne sur le noyau urbain. Une énorme église domine les toits étagés sur les pentes de la butte : c'est Saint-Germain, tour et piliers des nefs romans, les fenêtres et le chœur en gothique primaire. Ailleurs, devant l'Hôtel de ville, l'église de Notre-Dame du Lac, inachevée, dresse une belle tour reposant sur quatre piliers qui primitivement formaient le centre de l'édifice. Et toujours une profusion d'ornements ruisselant le long des murs et dans le fond des chapelles; on n'en finirait pas s'il fallait détailler les richesses de toutes ces églises. La piété publique y a prodigué partout la dorure, le tableau peint, la décoration en couleur, les sculptures pittoresques, et naturellement beaucoup de mauvais goût se mêle aux délicatesses de l'art pur. A Saint-Germain, par exemple, un Christ repose dans une espèce de loge grillée, sous des draps festonnés de dentelle et recouverts d'un velours rouge broché d'argent; non loin, un vaste panneau en bois sculpté représente un paysage d'arbres et de constructions, d'où se projettent trois croix, avec deux gros anges figurés en ronde bosse, l'un faisant un geste de désespoir, l'autre, placide, le bras passé dans une échelle. Juste en face, un autre Christ pend au mur, vêtu d'une longue robe rose fanée, brodée d'argent; et le tout



Tabernacle de Léau (voy. p. 384).  
Dessin de Goutzwiler, d'après une photographie.

s'aperçoit près d'un autel hérissé de flammes pourpre et or, au-dessus desquelles un Christ rosé prend son vol. A l'heure des offices, une procession de femmes pâles et blondes, aux yeux rêveurs, traîne le long de ces pieuses images, et des soupirs de ferveur se mêlent au murmure des prières. Les adorations, dans le pays flamand, vont de préférence aux expressives effigies matérielles; la religion ici s'enveloppe de réalités tangibles qui semblent provoquer la masse à les palper.

Toute cette fertilité d'imagination n'aboutit pas, il est vrai, à ressusciter la poésie mystique des églises qui, comme celle de Saint-Léonard, à Léau, ont gardé leur ornementation primitive. L'impression est forte de rencontrer, dans ce petit village perdu au milieu des campagnes, un musée littéralement peuplé de reliques archéologiques. L'église de Léau n'est pas autre chose. De loin s'annonce la tour, avec ses fenêtres lancéolées à lancettes accouplées, surmontées d'un trèfle; on passe dans des rues étroites, bordées de maisons rustiques, et tout à coup la voie s'élargit : on a devant les yeux une superbe église du treizième siècle, dont quelques parties, notamment la galerie ouverte en arceaux trilobés autour du chœur, se rattachent à la période de transition.

Dès le seuil, une émotion vous prend : dans la première chapelle de gauche, un retable à volets laisse voir les merveilleuses complications d'une suite de scènes empruntées à la vie du Christ; et la première chapelle de droite vous en montre une autre plus admirable encore, vrai fouillis de personnages et de rinceaux. Du haut en bas une dentelle de bois se prolonge, entrelacée de feuillages et de figures, avec des dais, des lancettes, une ramification prodigieuse de motifs sculptés : à la partie supérieure, la Vierge tenant l'enfant sur ses genoux; sur les panneaux, la Visitation et Marthe embrassant Marie; le long des montants qui séparent les compartiments, des silhouettes et des groupes d'anges, et partout

des dames en atours, des chevaliers armés de rapières, des prêtres aux longues dalmatiques, tout un coin du Nouveau Testament rendu à travers les costumes et les attitudes de l'époque. A peine avez-vous détourné les regards, vous apercevez, au-dessus d'un

obit daté 1604, un haut relief coloré et doré d'une perfection non moins miraculeuse. Mais vous n'êtes pas au bout de vos surprises : la deuxième chapelle à droite vous arrête devant un saint Hubert mitré et la crosse en main, ayant à ses pieds le cerf mira-



Église Saint-Léonard, à Léau. — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.

culeux, dans une niche qui surmonte une peinture représentant le saint en costume de chasse mi-parti rouge et jaune, joignant les mains et tourné vers la bête sur les cornes de laquelle pose un Christ dans un nimbe.

Un peu plus loin, par-dessus un triptyque dont le

panneau central représente le Christ et les saintes Femmes, un saint Georges terrassant le démon se voit sous un dais en chêne sculpté. Toujours sur le même rang, le saint patron de l'église, crosse d'argent à la main, de gros cabochons à la poitrine et aux genoux, occupe le milieu d'une niche surmontée d'une

balustrade dentelée de petits édicules, comme d'un jubé en miniature; de chaque côté de la niche se développent des compartiments remplis de personnages dorés et surmontés, comme la niche, d'une profusion de motifs décoratifs.

La même abondance de richesses se remarque dans les bas côtés de gauche. Vous passez successivement devant un retable où trois figures peintes et dorées occupent des niches à fond d'architecture, festonnées sur tout leur pourtour, devant un autre retable couronné d'un étonnant petit baldaquin dentelé sous lequel s'aperçoit la Vierge, puis encore devant des triptyques dont le moins curieux n'est pas celui qui représente le démon sous la forme d'une espèce d'hydre se débattant au milieu des eaux bouillonnantes d'un fleuve. Il faudrait citer aussi les magnifiques dinanderies dont l'église est pleine, le grand candélabre à sept branches, la centrale torsée et finissant en croix, chacune des autres branches terminée par une balustrade découpée et tréflée, d'une hauteur totale de douze pieds, le lutrin supporté par des lions et des chiens alternés, la balustrade à figures qui entoure le tabernacle, une infinité d'autres raretés dont le détail encombrerait ces pages. Elles pâlisent d'ailleurs devant la magnificence du monument dont je viens d'écrire le nom.

A l'angle du chœur et du transept se dresse, haut de seize mètres, ce merveilleux tabernacle, formé de neuf étages décorés chacun de groupes et de bas-reliefs. Rien ne peut dire la délicatesse de ce chef-d'œuvre

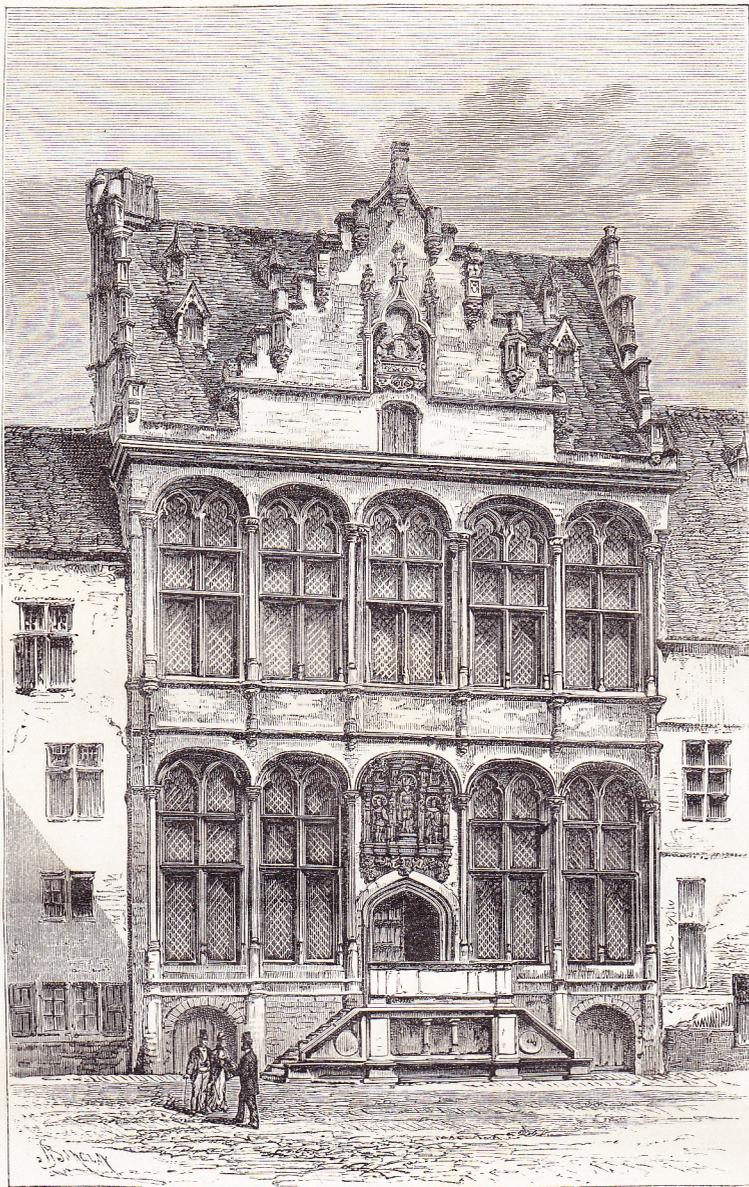
de Corneille de Vriendt : il semble jaillir du sol, comme une flèche, sans paraître alourdi du poids de petits personnages qui s'enroule à l'entour, et, si haut qu'il monte, c'est la même finesse de profil, les mêmes élégances de lignes, la même profusion d'ornements.

Quand, les yeux éblouis, on quitte enfin l'église et qu'on dirige ses pas vers la place, on a devant soi l'Hôtel de ville, un bijou d'architecture renaissance, d'une coupe charmante et svelte, avec ses deux rangs de fenêtres allongées, son perron bordé de rampes en pierre et garni de lions, ses trois niches taillées dans la façade et occupées par des figures, son grand toit enfin découpé en escaliers et flanqué de tourillons.

Nous rencontrons souvent dans

la suite de cette relation des édifices plus somptueux; nous en verrons peu qui aient au même degré la justesse de la proportion et l'harmonie de l'ensemble.

Camille LEMONNIER.



Hôtel de ville de Léau. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.